

Encyclique « Fratelli tutti » : le « I have a dream » du pape François

Cinq ans après *Laudato si'*, son texte sur l'écologie intégrale qui a durablement marqué les esprits, le pape François publie une nouvelle lettre aux catholiques et au monde entier, consacrée cette fois à la fraternité humaine : *Fratelli tutti*. Analyse.

Par [Marie-Lucile Kubacki](#) à Rome publié le 04/10/2020 à 12h15 pour LaVie



Le pape François lors d'une audition publique le 16 septembre 2020. • AFP

C'est à Assise, au pied du tombeau de saint François, que le pape du même nom a signé samedi 3 octobre sa nouvelle encyclique, à la veille de la fête du Poverello. Le titre de cette lettre qu'il adresse au monde, *Fratelli tutti*, est directement issu des Admonitions du saint. Véritable texte fleuve de 90 pages, cette « *encyclique sociale* », selon ses mots, apparaît comme le bilan de son pontificat.

À la lecture, *Fratelli tutti* résonne d'ailleurs presque un testament spirituel, tant François y résume et laisse sa vision du monde. On y retrouve tous ses thèmes de prédilection : paix, dialogue interreligieux et social, défense de la création et accueil des migrants, importance du pardon et formes politiques de la charité, ainsi que de multiples reprises de textes du pontificat, mais articulés pour la première fois d'une manière très construite. Et ce, en huit chapitres : « *Les ombres d'un monde fermé* », « *Un étranger sur le chemin* », « *Penser et gérer un monde ouvert* », « *Cœur ouvert au monde* », « *La meilleure politique* », « *Dialogue*

et amitié sociale », « Des parcours pour se retrouver », « Les religions au service de la fraternité dans le monde ». La réflexion se conclut par un hommage à un panthéon d'inspirateurs non catholiques : Martin Luther King, Desmond Tutu, Mahatma Mohandas Gandhi. Mais aussi au « frère universel » Charles de Foucauld, ermite et artisan du dialogue avec les musulmans, béatifié en 2005 et qui devrait prochainement être canonisé. S'il écrit à partir de son expérience évangélique, le pape s'adresse tout au long du texte à l'humanité entière, et à tous les croyants... sur le modèle du Poverello qui, relève-t-il, invitait à « vivre une “soumission” humble et fraternelle, y compris vis-à-vis de ceux qui ne partagent pas sa foi ».

Le rêve de François pour l'humanité

La mention de Martin Luther King, pasteur baptiste noir américain et prix Nobel de la Paix, n'est pas anodine : *Fratelli tutti* est en quelque sorte le « *I have dream* » du pape. La dimension utopique du christianisme y est assumée à plusieurs reprises, mais au sens prophétique de l'annonce d'un nouveau temps de fraternité entre tous les vivants. Comment construire un monde plus juste et fraternel ?, interroge François. « *Quand je rédigeais cette lettre, écrit-il, a soudainement éclaté la pandémie de la Covid-19 qui a mis à nu nos fausses certitudes. Au-delà des diverses réponses qu'ont apportées les différents pays, l'incapacité d'agir ensemble a été dévoilée.* » Et de formuler un vœu : « *Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même chair humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou de ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères.* »

Si le texte a des accents d'espérance en l'homme, on aurait pour autant tort de taxer François d'irénisme ou de naïveté. Sa vision du monde est sans appel : « *Dans ce monde qui avance sans un cap commun, se respire une atmosphère où la distance entre l'obsession envers notre propre bien-être et le bonheur partagé de l'humanité ne cesse de se creuser et nous conduit à considérer qu'un véritable schisme est désormais en cours entre l'individu et la communauté humaine* », écrit-il, répétant les mots qu'il avait déjà employés dans son *Document sur la Fraternité humaine*, signé le 4 février 2019 avec le Grand Imam Ahmad Al-Tayyeb de la mosquée d'Al-Azhar en Égypte.

[A lire aussi “Comme des frères qui s'aiment” : l'appel du pape et du grand imam d'Al-Azhar](#)

Le pape fustige ainsi la perversion de concepts tels que la démocratie, la liberté, la justice, vidés de leur sens par des politiques cyniques, qui font peu de cas de la dignité humaine. « *On observe la pénétration culturelle d'une sorte de “déconstructionnisme”, où la liberté humaine prétend tout construire à partir de zéro, déplore-t-il. Elle ne laisse subsister que la nécessité de consommer sans limites et l'exacerbation de nombreuses formes d'individualisme dénuées de contenu.* » Les logiques de marché et les idéologies, met-il en garde, ont besoin d'individus déracinés et déstructurés : « *Un moyen efficace de liquéfier la conscience historique, la pensée critique, la lutte pour la justice ainsi que les voies d'intégration consiste à vider de sens ou à instrumentaliser les mots importants.* »

Sans cesse, il alerte sur la perte du « bien commun » comme horizon de la vie sociale et politique. Comme Benoît XVI, il démontre que le plus grand problème du relativisme qui imprègne la culture dominante est l'endormissement des consciences. Si tout se vaut, tout devient acceptable. François exhorte à rester éveillés, à *« s'exercer à démasquer les divers genres de manipulation, de déformation et de dissimulation de la vérité, dans les domaines publics et privés »*. *« Ce que nous appelons "vérité" »,* alerte-t-il, n'est pas *« seulement la diffusion de faits par la presse »*, mais avant tout *« la recherche des fondements les plus solides de nos options ainsi que de nos lois »*. Pour cela, il faut *« aller au-delà des convenances du moment et saisir certaines vérités qui ne changent pas, qui étaient vraies avant nous et le seront toujours »*. Pourquoi ? Parce que, sans cela, les peuples signeront un chèque en blanc aux dictateurs. *« Ne pourrait-il pas arriver que les droits humains élémentaires, considérés aujourd'hui comme inaliénables, soient niés par les puissants du moment avec le "consentement" d'une population endormie et intimidée ? »*, interroge-t-il.

En somme, l'humanité est face à un choix : renoncer à la liberté, à la vérité, acter la destruction de l'environnement et des valeurs éthiques, la guerre et la dictature de l'argent, l'individualisme *« indifférent et impitoyable (...) résultat de la paresse à rechercher les valeurs les plus élevées qui sont au-dessus des besoins de circonstance »*, ou s'engager fermement pour la fraternité. L'alternative est sans appel. L'exemple à suivre est, pour le pape, celui du Bon Samaritain de l'Évangile, qui porte secours à un homme laissé pour mort par des brigands, parabole dont il livre une longue et belle analyse. *« En période de crise, écrit-il, le choix devient pressant : nous pourrions dire que dans une telle situation, toute personne qui n'est pas un brigand ou qui ne passe pas outre, ou bien elle est blessée ou bien elle charge un blessé sur ses épaules. »* Chacun est rappelé à sa responsabilité : il ne faut pas tout attendre des gouvernements !

Des réformes politiques mondiales nécessaires

Il n'empêche, la fraternité doit également être encouragée par la politique qui, lorsqu'elle rompt avec le court-termisme et la démagogie, peut devenir *« un exercice suprême de la charité »*. Politiquement, le pape appelle à une réforme de l'Onu. Pour lui, une gouvernance mondiale est nécessaire : 1. pour mettre fin à la traite d'humains, parvenir à l'éradication efficace de la faim et défendre les droits fondamentaux, 2. pour mieux planifier les migrations et ne plus se contenter de gérer l'urgence – s'il répète que les migrations inutiles doivent être limitées en permettant aux personnes de vivre dignement dans les pays d'origine, il reconnaît le droit de chercher une vie meilleure ailleurs. Sur ce point, François propose plusieurs étapes intermédiaires : augmenter et simplifier l'octroi de visas ; ouvrir des couloirs humanitaires ; assurer l'hébergement, la sécurité et les services essentiels ; offrir des opportunités d'emploi et de formation ; favoriser le regroupement familial ; garantir la liberté religieuse et promouvoir l'inclusion sociale. Il plaide enfin pour que soit établi dans les sociétés le concept de *« pleine citoyenneté »* et, a contrario, pour que l'utilisation discriminatoire du terme de *« minorités »* soit rejetée.

François lance un troisième appel à l'abolition de la peine de mort dans le monde entier, condamnant au passage aussi la prison à perpétuité – *« peine de mort cachée »* – et les

exécutions dites extrajudiciaires ou extralégales – « *des meurtres délibérés commis par certains États et par leurs agents, souvent maquillés en affrontements avec des délinquants ou présentés comme des conséquences involontaires du recours raisonnable, nécessaire et proportionnel à la force pour faire appliquer la loi* ». Celles-ci, insiste-t-il sont « *particulièrement graves* ». Il remet en cause la notion de « *guerre juste* », car « *on tombe facilement dans une interprétation trop large de ce droit éventuel* », justifiant « *indûment même des attaques “préventives” ou des actions guerrières qui difficilement n’entraînent pas “des maux et des désordres plus graves que le mal à éliminer”* ». Dans un monde où les armes prolifèrent, et où jamais l’humanité n’a eu autant de pouvoir sur elle-même, qui garantit qu’elle se servira toujours bien de ce pouvoir ? Le pape en tire la conclusion suivante : « *Nous ne pouvons donc plus penser à la guerre comme une solution, du fait que les risques seront probablement toujours plus grands que l’utilité hypothétique qu’on lui attribue. Face à cette réalité, il est très difficile aujourd’hui de défendre les critères rationnels, mûris en d’autres temps, pour parler d’une possible “guerre juste”. Jamais plus la guerre !* »

Mais la clé de voûte de son encyclique est l’idée que la fraternité ne sera jamais réellement solide sans la reconnaissance d’un Père commun. Si la raison est nécessaire, en somme, elle n’est pas suffisante. « *Nous, croyants, affirme-t-il, nous pensons que, sans une ouverture au Père de tous, il n’y aura pas de raisons solides et stables à l’appel à la fraternité.* » Comme il l’avait exprimé à Abu-Dhabi avec l’imam Ahmad Al-Tayyeb, il répète sa conviction profonde que « *parmi les causes les plus importantes de la crise du monde moderne se trouvent une conscience humaine anesthésiée et l’éloignement des valeurs religieuses, ainsi que la prépondérance de l’individualisme et des philosophies matérialistes qui divinisent l’homme et mettent les valeurs mondaines et matérielles à la place des principes suprêmes et transcendants* ».

[A lire aussi Déclaration commune historique du pape François et du grand imam d'Al-Azhar à Abu Dhabi](#)

S’il dénonce le terrorisme et la violence fondamentaliste de manière claire et nette – « *le culte sincère et humble de Dieu conduit non pas à la discrimination, à la haine et à la violence, mais au respect de la sacralité de la vie, au respect de la dignité et de la liberté des autres, et à l’engagement affectueux pour le bien-être de tous* » –, il fustige également l’exclusion des croyants du débat public, jugeant « *inadmissible* » que « *seuls les puissants et les hommes ou femmes de science aient droit à la parole* ». Et défend « *la place pour la réflexion qui procède d’un arrière-plan religieux, recueillant des siècles d’expérience et de sagesse* ».

La dernière encyclique de François peut paraître touffue à la première lecture, tant les thématiques abordées sont nombreuses. Mais cette approche très large et « *universelle* » – n’est-ce pas le premier sens du mot « catholique » ? – confirme le pape dans son statut de grande conscience populaire et de pasteur du monde. De « frère universel » ? C’est en

référence à Charles de Foucauld qu'il conclut son appel à la fraternité : « *Que Dieu inspire ce rêve à chacun d'entre nous.* »

Le populisme selon François

Parfois décrit lui-même comme un peu populiste – a fortiori pour son attachement affiché à la théologie du peuple –, le pape développe dans *Fratelli tutti* une réflexion fouillée sur la notion de peuple et de populisme, qu'il juge trop galvaudée. Où se situe la frontière entre « populaire » et « populiste » ? « *Il y a des dirigeants populaires capables d'interpréter le sentiment d'un peuple, sa dynamique culturelle et les grandes tendances d'une société. La fonction qu'ils exercent, en rassemblant et en dirigeant, peut servir de base pour un projet durable de transformation et de croissance qui implique aussi la capacité d'accorder une place à d'autres en vue du bien commun* », répond François. Mais cette capacité tourne au « *populisme malsain* » dès qu'il s'agit de « *captiver afin d'instrumentaliser politiquement la culture du peuple, grâce à quelque symbole idéologique, au service de son projet personnel et de son maintien au pouvoir* », en flattant les instincts les plus bas de la population. « *Cela peut s'aggraver, poursuit-il, en devenant, sous des formes grossières ou subtiles, un asservissement des institutions et des lois.* » Alors, les populismes « *défigurent le peuple* », répondant à des attentes court-termistes, sans s'attaquer au problème de fond : la garantie d'un travail digne pour chacun.